Développement durable et territoires

Économie, géographie, politique, droit, sociologie

Vol. 9, n°1 | Mars 2018

Varia

Cynthia Fleury, Anne-Caroline Prévot (dir.), 2017, *Le souci de la nature. Apprendre, inventer, gouverner*, Paris, CNRS éditions, 378 pages.

Marie Drique

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/developpementdurable/12096>

DOI : 10.4000/developpementdurable.12096

ISSN : 1772-9971

Éditeur

Association DD&T

Référence électronique

Marie Drique, « Cynthia Fleury, Anne-Caroline Prévot (dir.), 2017, *Le souci de la nature. Apprendre, inventer, gouverner*, Paris, CNRS éditions, 378 pages. », *Développement durable et territoires* [En ligne], Vol. 9, n°1 | Mars 2018, mis en ligne le 30 mars 2018, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/developpementdurable/12096> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/developpementdurable.12096>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

Développement Durable et Territoires est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Cynthia Fleury, Anne-Caroline Prévot (dir.), 2017, *Le souci de la nature. Apprendre, inventer, gouverner*, Paris, CNRS éditions, 378 pages.

Marie Drique

- 1 L'inertie de nos sociétés face à aux évidences d'une crise écologique alimente une question désormais récurrente : pourquoi ne fait-on rien ? À ce sujet, la piste de réflexion proposée par Cynthia Fleury et Anne-Caroline Prévot dans cet ouvrage est

claire. « (...) *Savoir ne suffit visiblement pas. Il faut le vécu. L'expérience* » (p. 9). Ces premiers mots attestent l'intuition poursuivie et étayée par la vingtaine de contributions qu'il comprend : les rapports sensibles et sensoriels qu'entretiennent les individus à l'environnement naturel ont des incidences sur la manière dont ils s'en « soucient ». Et c'est ici aux attitudes et considérations vis-à-vis de la « nature » au sens large, ensemble des êtres vivants et de leurs habitats, dont il est question. L'orientation fait certainement écho à l'« exigence de réconciliation », titre du premier ouvrage commun de ces deux chercheuses affiliées au Museum national d'histoire naturelle, publié en 2012. Mais elle est surtout nourrie par deux hypothèses. D'abord celle de Robert Pyle, écologue et naturaliste, pour qui la réduction des expériences de nature, liée à la crise de biodiversité, entraînerait notre désintérêt à son égard. Ensuite, celle d'une « amnésie environnementale générationnelle », proposée par le psychologue de l'environnement Peter Kahn : les individus construisant leur référence d'une nature « normale » à partir de l'environnement naturel dans lequel ils ont grandi, c'est à partir de cette référence qu'ils mesureront les évolutions possibles de son état. Dans un contexte de crise de biodiversité et d'urbanisation croissante, chaque nouvelle génération aurait ainsi tendance à considérer un niveau de plus en plus dégradé de la nature comme étant la normalité.

- 2 Cette interrogation sur les conséquences de ces « extinctions d'expériences de nature » est plus largement menée de manière indirecte, à partir de ce que peuvent être les relations et expériences de nature, ce qu'elles produisent, comment elles se transforment sous l'effet des technologies et de notre sédentarisation. C'est ce à quoi procèdent les différentes contributions classées au sein de quatre parties thématiques, rassemblant une trentaine d'auteurs, depuis les écopsychologues, anthropologues, sociologues, philosophes et jusqu'aux politistes. Une première partie « Gouvernance et Institutions » est consacrée à la place de l'environnement et des enjeux de la biodiversité dans les institutions ; une deuxième partie passe en revue quelques représentations présentes dans nos « Archétypes imaginaires et religieux » ; une troisième est dédiée aux diverses expériences possibles de nature et, enfin, une dernière partie intitulée « Quels futurs ? » présente des expérimentations et des initiatives de reconnections à la nature, dans les cadres institutionnalisés ou dans ceux de nos vies quotidiennes. Mais si les intitulés diffèrent, la frontière qui les sépare n'est pas toujours aisée à saisir. En ce sens, une introduction à chacune de ces parties aurait pu davantage accompagner le lecteur dans la mise en dialogue des propositions – des textes par ailleurs tout à fait accessibles. Car à l'exception de la première partie, on retrouve dans l'ensemble ce que peuvent être ces « expériences » de nature : au travers des sens, comme contact physique (S. Claton) ou visuel (A. Colleony), mais aussi médiées par des imaginaires religieux (M. Méda ; L. Privot ; et L. Obadia), des films (notamment les blockbusters hollywoodiens détaillés par F. Ducarme, G. Bortzmeyer J. Clavel), voire les jeux vidéo (un questionnement proposé par M.-X. Truong). Elles peuvent ainsi autant découler de la rencontre avec l'altérité non-humaine que constituer une « expérience sociale ».
- 3 Dans un contexte de « crise de biodiversité », caractérisée par la rapidité de son extinction¹, comprendre ces « expériences » et ce qu'elles produisent, c'est dès lors saisir les possibles ressorts de l'inaction individuelle ou collective : quand ces expériences se font de en plus rares (M. Coquidé dans le cadre de l'école) et que nos représentations se trouvent peut-être inadéquates (H.-S. Afeissa dans cet ouvrage, ou on peut encore ici mentionner l'analyse des imaginaires religieux et des blockbusters

hollywoodiens). Mais c'est aussi dévoiler des perspectives possibles pour les ressorts de l'action : en suscitant de nouvelles expérimentations de nature, en réinventant les médiations. Et paradoxalement, les imaginaires religieux présentés dans la deuxième partie semblent constituer pour certains un support, si ce n'est un réservoir pour ce faire. Les articles portent sur les représentations de la nature proposées par les trois religions monothéistes et la spiritualité bouddhiste, et les dynamiques de renouvellement à l'œuvre dans le contexte de crise écologique. On prend ainsi connaissance des processus de réinterprétation théologique (de la domination à l'intendance dans le cas catholique par exemple) et de requalification écologique de pratiques et principes religieux (le shabbat pour les juifs, l'ahimsa chez les bouddhistes). Mais ces univers religieux constituent aussi des lieux à partir desquels des acteurs séculiers recomposent, recherchent ou se questionnent sur d'autres rapports à l'environnement (depuis les spiritualités bouddhistes jusqu'à l'animisme). Ainsi peut-on saisir une écologisation du religieux qui vient autant de la réinterprétation au sein des religions elles-mêmes que d'appropriations et requalifications par d'autres. Les articles de la dernière partie explorent enfin les moyens possibles pour encourager des approches sensibles et sensorielles avec l'environnement naturel, notamment au travers de l'éducation, entre classes vertes et éco-formations qui allient l'implication des corps à la réflexivité (D. Cottureau), d'une conception de l'aménagement d'espaces verts plus inclusifs (Z. Skandrani), de jardins collectifs (A.-C. Torres), d'expériences de nature « exceptionnelle » comme on peut la voir dans les zoos (A. Colléany)...

- 4 De ces exposés nous choisissons également de relever quelques tensions ou énigmes qui demeurent. On peut en souligner deux : d'une part le passage depuis l'individu au collectif – comment l'expérience intime peut-elle être partagée pour faire culture commune ? – d'autre part le passage de notre attachement à une « nature » particulière à des orientations pratiques et politiques qui visent le maintien des capacités des écosystèmes. Les articles de Y. Meinard sur les cas de politiques de conservation et d'A. Colléany sur les zoos montrent bien en effet que l'attachement à la nature peut aussi mener à privilégier la préservation d'espaces ou d'espèces au détriment d'autres, pourtant menacées et plus essentiels pour la survie de l'ensemble de l'écosystème. On ne peut néanmoins qu'être convaincu de la nécessité de la démarche scientifique proposée. Et d'un point de vue de politiste, le défi épistémologique est presque double. Cela implique non seulement de dépasser quelques réticences vis-à-vis des affects et des émotions pour intégrer les dimensions sensibles dans l'analyse de l'engagement, mais aussi de considérer la dimension matérielle de l'environnement dans lequel les individus s'immergent pour saisir pleinement le processus de construction de la valeur dont ces émotions témoignent. A. Micoud proposait ainsi il y a quelques années de recourir à la figure de « l'être vivant sensible »² pour saisir les engagements dont l'environnement fait l'objet. Voilà un ouvrage qui en confirme l'intérêt, et appelle à être encore davantage étayé.

NOTES

1. La notion de « crise » de biodiversité est utilisée en référence à la rapidité de l'extinction des espèces : le taux d'extinction des vertébrés est 100 fois supérieur à leur taux d'extinction naturel par exemple.
 2. A. Micoud, « De l'expert-militant à l'être vivant sensible », *Cosmopolitiques*, 2007, p. 121-133.
-

AUTEUR

MARIE DRIQUE

Marie Drique est doctorante en sciences politiques à l'université de Lille. Elle est membre du laboratoire CERAPS (UMR 8026). Ses travaux portent sur l'écologie et les inégalités environnementales, la justice environnementale, la justice écologique mais aussi les relations entre spiritualité et écologie.